L'ABEILLE.

PAR SULLITT, MAGNE & CIE.
No. 81, RUE CHARTRES.

PARAÎT CHAQUE MATIN. PRIX: 10 CTS. TOUS PAIS PAR SEMAINE, $6 payable d'avance

POUR LE PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS

HENRY CLAY,

DU KENTUCKY,

Soumis à la décision d'une Convention Nationale.

NOUVELLE-ORLEANS:

SAMEDI, MATIN, 28 SEPTEMBRE 1839.

RÉDUCTION DU PRIX DES LETTRES.

Le Parlement anglais vient d'accomplir une grande réforme en réduisant le prix des lettres à un taux uniforme et très bas. C'est une amélioration qui pourvera surtout au profit de la classe pauvre, ce qui explique l'extrême popularité de la mesure.

Ici nous n'avons pas, à proprement parler, de pauvres, comme il y en a sur l'ancien continent; mais nous avons néanmoins des travailleurs qui doivent trouver le prix d'une lettre simple; un peu élevé à 25 c. Ce prix doit donc, naturellement, priver beaucoup de citoyens peu aisés, de plaisir de correspondre fréquemment avec leurs parens ou amis absents; et cette privation est non seulement une peine pour eux, mais un mal moral pour la société.

Il nous semble aussi que les journaux devraient être portés franc-de-port dans toute l'étendue de l'Etat où il sont publiés.

Déjà on fait circuler des pétitions à l'effet d'obtenir une réforme dans quelques villes du Nord, et l'on est à la veille d'y convoquer des assemblées pour obliger le gouvernement, par cette manifestation de l'opinion publique, à prendre l'initiative dans cette affaire. Si l'administration veut se concilier l'opinion publique en faisant quelque chose de vraiment utile pour le pays, elle adoptera un plan analogue au *Penny Postage Bill.*

INSTRUCTION PUBLIQUE.

On a beaucoup fait dans notre Etat pour la propagation de l'instruction, mais il ne faut pas se dissimuler pourtant qu'il nous reste encore beaucoup à faire. 8; quelques Etats de l'Union sont moins avancés que nous sous ce rapport, beaucoup d'autres nous laissent bien loin en arrière. A la tête de ces dernières nous plaçons l'Etat de New-York, car dans aucun autre état l'instruction n'a obtenu *plus d'attention* ni une organisation *plus complète.*

D'après le *New-York Star* il y a dans l'Etat de New-York dix mille six cents écoles de district ayant cinq cent quarante mille écoliers. Le capital affecté par l'Etat à ces écoles monte à plus de cinq millions trois cents mille piastres! Le revenu de ce capital s'élève à $275,000 et les allocations à $29,000.

Les dépenses totales des écoles publiques s'élèvent annuellement à un million six cent trente six mille neuf cent soixante cinq piastres et le montant du capital employé au soutien des académies, collèges et écoles communales n'est pas moindre de onze millions trois cent quatre vingt-deux mille piastres.

Il y a cent quarante sept écoles supérieures ou *Académies* incorporées; le capital alloué à ces académies monte à $1,051,000 produisant un revenu annuel de $169,974.

Outre ces associations annuelles, les dons particuliers, les legs et le revenu des capitaux placés à cet effet, les sommes payées par les parents sont très importantes; il a été payé en 1838 aux maîtres d'écoles communales seulement $612,000.

Mais le fait le plus saillant et celui qui doit être surtout pris en considération; c'est que sur quinze-cinq enfans qu'il y a par district, terme moyen cinquante quatre allaient aux écoles en 1838. Ce n'est donc que 19,834 enfans privés d'instruction sur une population de deux millions cinq cents mille habitans. C'est si nous ne nous trompons pas proportion la plus large qu'il y ait au monde: un à cinquante, cinq.

M. Hanaworth a été élu gouverneur de l'Etat du Michigan,

AUGUSTA—La *Courrier* de Charleston du 21 dit que la fièvre augmente à Augusta. Le dernier rapport du bureau de santé annonce 10 décès, dont 8 provenant de la fièvre.

Le gouverneur Gennison, candidat whig, a obtenu 9,313 voix de majorité pour le Vermont. La législature est composée de 123 whigs et de 110 loco focos.

Nous voyons par le *North American* que les sociétés protestantes et les missions, soit intérieures soit extérieures coûtent annuellement $793 871—sans compter les sommes assurées aux sociétés bibliques.

MR WEBSTER A LONDRES.

Il paraît que la haute aristocratie de Londres se dispute l'honneur de fêter l'honorable sénateur du Massachussets, Daniel Webster. Naguère il était invité à dîner à la table royale avec la Reine, la duchesse de Kent, madame Webster, le duc d'Argyle, le Marquis de Normanby, la marquise de Normanby etc. etc.

On dirait que les orateurs Anglais s'étonnent de trouver au moins leur égal dans un simple sénateur d'une jeune république.

CORRESPONDANCE DE L'ABEILLE.

New-York, 18 septembre 1839.

Le *British Queen* devait partir de Portsmouth le 3, et on l'attend donc cette nuit ou demain. On n'attache pas une bien grande importance aux nouvelles que doit nous apporter ce navire, vu qu'elles ne seront que de 7 ou 8 jours plus fraiches que celles que nous avons reçues par le Great-Western; et c'est à peine si quelques opérations de produit ont été suspendues jusqu'à son arrivée.

Le marché monétaire est dans le même état. La gêne continue, et rien ne fait présumer qu'elle cesse bientôt. Les fonds aujourd'hui ont généralement maintenu leur prix d'hier; mais il ne sont pas fermes. On a montré au bureau des courtiers de fortes dispositions à vendre; les acheteurs au contraire, n'ont témoigné aucun empressement, et cela a duré jusqu'après la fermeture du bureau.

Les actions de la banque des Etats-Unis peuvent être cotées à 101 et 101 1/4 et je ne serais pas surpris si elles tombaient à 95. La raison en est claire, et il en sera ainsi tant que les post-notes de cette institution pourront être achetés à 1 1/2 pour cent d'escompte par mois. A coup sûr celui qui a assez de confiance pans la banque pour tenir ses actions à 101 ne doit pas être accusé de folie, s'il les vend, puisqu'elles ne lui rapportent que huit pour cent par an, et s'il achète des post-notes de la même institution qui lui donnent 18 pour cent d'intérêt par an.

Il n'y a aucun changement pour le change intérieur. Je vous en donne le cours d'aujourd'hui, en vous observant de nouveau que vous pouvez toujours vous fier à l'exactitude de mes côtes, qui me sont fournies par un des courtiers de change les plus experts de la ville.

Boston 1/8 d'escompte; Philadelphie 1/4; Baltimore 1/8; Washington 1 1/2; Nelle.-Orléans de 4 1/2 à 5, Nashville de 5 à 10, Mobile de 12 à 12 1/2; Natchez de 25 à 30.

Il y a eu quelque sorte une augmentation de demandes de coton ces derniers jours. Les ventes se sont élevées dans les journées de samedi, lundi et mardi, (hier) à environ 3,000 balles à nos derniers prix. Farine de l'Ohio 6 25 cts; de l'Ouest (New-York) 6 37 cts, le baril; le marché est inactif.

MARINE ANGLAISE.

Il paraît que l'Angleterre travaille très activement à grossir sa flotte de bateaux à vapeur comme on pourra en juger par l'extrait suivant du *Naval and Military gazette*:

"L'augmentation des batimens à vapeur dans la marine royale est remarquable, non-seulement à cause de l'accroissement de la capacité des navires et de leur puissance locomotive, mais encore à cause de leur utilité pour le tonnage et de la promptitude de leur armement. On peut noter qu'il n'est plus aujourd'hui aucune infériorité sur les autres batiments de guerre les plus fins voiliers. Dans l'état de situation de la marine anglaise publié en 1839, on ne trouvait qu'un bateau à vapeur, le *Cygnet*, sur le *Des*, qui était alors en construction, devait être un bâtiment de guerre. Les autres, tels que l'*Africain le Caron*, la *Colombe*, la *Confiance*, l'*Echo*, l'*Eclair* et le *Méteore*, étaient tous; à la réception de la *Colombe*, de 261 tonneaux; de petits navires ne jaugeant que 300 tonneaux et d'une force d'environ 100 chevaux, qui servaient de paquebots de la Méditerranée. Aujourd'hui, en 1839, nous n'avons pas moins de 33 bâtimens de guerre à vapeur, outre 36 paquebots, ce qui fait, en totalité 71 navires à vapeur, dont quelques uns, sont de plus de 1,000 tonneaux et d'une force de plus de 600 chevaux, armés de canons de calibre et capables de se mesurer avec toute espèce de bâtiment de guerre. Cette magnifique escadre de bâtiments à vapeur, devenue si considérable en peu de temps, peut transporter une armée de dix mille hommes sur le continent, ou, en cas de besoin, traverser l'Atlantique, dans telle saison que ce puisse être. Nous trouvons, dans un rapport public par les commissaires du bureau de commerce, MM. Pringle et Parkes, que le nombre total des bâtimens à vapeur de toute classe et de toute dimension, appartenant à l'Angleterre et à ses colonies, s'élève à 840, et qu'il présente un tonnage de 157,840, et une force totale de 63,250 chevaux.

DE L'ESPRIT.

On dit que les Allemands n'ont pas d'esprit; c'est une erreur: les Allemands ont leur esprit, qui n'est pas l'esprit des Américains, qui ne ressemble pas au nôtre, et qui est pourtant un esprit. Je demandais à une dame de Munich quel était le peuple que les Bavarois préféraient en amour. "Aucun, me répondit elle en souriant. Les Français sont superficiels, les Allemands ennuyeux, les Italiens grands parleurs, les Russes passés de mode, les Espagnols mal tenus, les Américains calculateurs; mais les Anglais, c'est pas tout cela, ce sont des préjugés." Ce mot nous semble caractériser un français.

Avant de poursuivre cette monographie, entendons-nous bien d'abord sur l'esprit français. Les exemples ne manquent jamais.

Il y a peu de temps, le barreau de Paris a perdu un jurisconsulte célèbre. La famille de cet avocat habile avait retouché ses dernières volontés dès soins les plus touchans. Par un triste conflit, qui ne faisait pas honneur, s'il était vrai, à la science médicale de notre époque, on assure que les docteurs successivement appelés ne parvinrent pas à se mettre d'accord sur la maladie. Tous, allopathes, homœopathes, magnétiseurs, hésitèrent devant le lit du malade. La famille épuisée consentit à voir un médecin fort en vogue depuis cet hiver et dont la théorie se borne à prescrire, dit-on lettre toutes les maladies, d'excellent vin de Bordeaux et un bœufstack saignant avec beaucoup de pommes de terre.

A peine l'ordonnance est-elle écrite qu'un très proche parent du malade s'élance dehors pour trouver le remède. Il était fort tard, deux heures du matin, et on jugeait plus prudent de chercher le mets chez un restaurateur que de le préparer dans la cuisine. Le parent du malade sonne à tour de bras à la porte de service du café Anglais. Après quelques retards, on ouvre.

"Vite un beefstack aux pommes de terre! s'écrie précipitamment Mr***

—Il faut le temps de vous servir, dit le garçon; et monsieur veut se donner la peine d'entrer....

—Du tout, du tout.... nous le pouvons en ville. C'est très pressé.... C'est pour un malade à la mort!

—Pour un malade à la mort! répond le garçon stupéfait; *nous dîns donc bien hérétiks!*

C'est là l'esprit français, on le ne m'y connais pas. C'est cependant à dire le mot, à donner la réponse, à *faire fin.* L'esprit allemand est moins vif. En voici la preuve:

Au sens de juin dernier, l'étain à Hamburg. Trois heures en n'y voyait entrer, à la Bourse, d'un air désespéré, un vieux négociant. Cette Monument en Quinine, depuis trente ans on n'y a pas changé un iota. A quelque révélation s'étaient-ils livrés ces deux hommes calmes et mûrs? or et si que de bouche? cent fois interrogés, il ne leur avait jamais rien dit. Ils n'ont jamais rien dit. Ils se promenaient à l'ordinaire, le dos rond, le pas lent, le regard fixe, le bras droite était de ce serpent à l'extrémité de mon gilet, près de l'épaule. Tout-à-coup, ils ont semblé comme cette attitude changer; le sabre et les rênes d'un cuirassier dont le dos s'est redressé en arrière prenaient des regards étonnés sur les rinceaux d'un plafond gothique. En repassant ma vue distraite sur le fauteuil, j'aperçus quelques marchands groupés devant moi, établis, les cependant de trottoir, et se parlant bas à l'oreille. J'eus le bonheur de confondre ces monsieurs avec les banquiers de Paris et sur-le-champ, pour l'étouffer au sang-froid qui m'abandonnait, je passai vivement mon autre pouce dans l'autre échancrure de mon gilet.

Ce fut alors un coup de théâtre impossible à rendre. En un clin d'œil trois rangs de spectateurs se prenaient en dehors du cercle qu'un respect singulier décrivait autour de ma personne. Il était évident que je leur donnais la comédie, mais le *pourquoi* n'échappait. On peut croire que je disparus promptement. "Un pouce en gilet, monsieur, me dirait le sur ami, me l'un des commensaux de l'hôtel de Rande, s'était déchiré en pleine Bourse, par un geste convenu, que vous pouvez-vous *tenu-de*?... Nous en avons, Monsieur-le-d'avec un aspect national, mais en avons de cette qualité.—Mais deux pouces! Vous pouvez deux pouces monsieur!.... alors deux tonnes d'or."

Chez les Allemands l'esprit est en action comme dans une charade; en France, on ne le sépare pas de la parole sonnée des paroles; il est trop peu pratique.

"Il y a quelques années, dit M. Brée dans un de ses livres charmans, un tailleur de Leipzick, dans un accès de jalousie, attendit son rival dans le jardin public et le poignarda. On le condamna à perdre la tête. Les magistrats de la ville discutèrent longtemps, le trouvèrent sévère, et, établissant une comparaison entre le tailleur et Oreonane, s'apitoyèrent sur son sort. On ne put cependant faire réformer l'arrêt. Mais le jour de l'exécution l'assemblée vit le jeunes Brée, dans un vêtous de blanc, se réunirent et accompagnèrent le tailleur à l'échafaud, en jetant des fleurs sur sa route. Personne ne trouva cette cérémonie singulière; cependant, dans un pays qui doit être raisonneur, on peut-il dire qu'un homme qui venait de commettre un crime, c'était une cérémonie, et tout ce qui est cérémonie est sûr de n'être jamais ridicule en Allemagne."

A Paris, et dans l'esprit français, les hommes auraient cent fois mieux qu'en Allemagne, et, si le rait parlé du code pénal, de la médecine légale, de la réforme des prisons, de la camisole de force, de la jalousie par amour, de la phrénologie, et peut-être en eût-on fait un vaudeville. Au lieu de semer des fleurs sur le chemin du condamné, sa veuve qui n'aurait pas de nom, les femmes parisiennes, ces délicieuses et incomparables créatures avec lesquelles je regrette de n'être pas toujours d'accord, se fussent précipitées à l'audience de la cour d'assises pour jouir des tortures morales du meurtrier en mangeant des gateaux. Ici, nous devons l'avouer, tout l'honneur est pour l'esprit allemand.

Les bals masqués de Munich, pendant le carnaval, sont charmans. Le roi Louis y vient seul, en domino rose, comme un simple mortel. Il ne lui est pas rare de se mêler, pied, dans la foule, et il dit avec politesse: "Ne faites pas attention." On le prend même pour une femme, on lui pèse des glaces, et il ne se fâche pas. Son confesseur le lui permet. Plus il est bonouté, plus il s'aimait. Des étudians qui l'avaient reconnu en partie fine, le forcèrent un jour, dit-on, ou plutôt une nuit, à descendre de la fenêtre d'un quatrième étage, par une échelle, et le monarque rentra chez lui, malade de rire. A ce sujet un Italien, plein de notre esprit, et que j'ai laissé cet hiver à Munich, m'écrivait dernièrement:

"Vous savez, mon ami, que sur la fin du règne de Louis XIV, en 1700, à l'époque où Mme. de Maintenon exigeait de la décence, on inventa le divertissement de la cour, de faire fabriquer des masques de cire qui ressemblaient parfaitement à plusieurs personnes de la haute société. Sur ce premier masque, on en attachait un second de pure fantaisie, et ensuite, dans le cours de la fête, un troisième, qui était le dernier, et qui portait furtivement un visage d'emprunt qui trompait les curieux. Comme les bals masqués n'étaient pas encore inventés; cela fut un achèvement fort agréable. Un jeune gens de Munich, qui connaissent peut-être notre hémisphère, mais qui ne nous, ont emprunté au siècle de Louis XIV cette manière de faire de l'esprit aux dépens de la figure d'autrui, et le résultat n'a trompé personne, si ce n'est eux-mêmes. Y'était comme la chose s'est passée. Ils étaient trois, le capitaine ***, que vous connaissez, un étudiant, et un jeune colonnoteur de Leipzig qui était venu en Bavière pour retouver une symphonie de Beethoven. Il y a toujours une symphonie de perdue après laquelle le comment les amateurs.

"Ces trois jeunes gens, la tête montée par le carnaval, eurent la témérité de fabriquer trois masques à l'effigie de vos Louis. Sur ce premier masque ils en attachèrent un second de fantaisie, prirent des domino différents, et après s'être donné le mot, entrèrent à l'Opéra une soirée que la place avait quitté de s'y rendre. Une fois entrés, les trois amis se séparèrent et cherchèrent fortune dans la foule. L'étudiant s'adressa à une petite bourgeoise de la rue des Théatins, et après une conversation fort animée dans le foyer, au sortir de la salle de Rhétorique, il sortit solennellement son premier masque, qui était un visage de pierrot, et laissa entrevoir comme par mégarde le masque de dessous, le royale figure qui était un mensonge en carton peint. La bourgeoise faillit se trouver mal de joie et de peur. Mais ce fut bien pis quand le roi (toujours en carton peint) lui proposa un rendez-vous au fond du Jardin-Anglais, derrière le pavillon chinois. La pauvre fille resta muette et son silence accepta pour elle.

Parbleu intrigée se noua dans la salle sous les caritides dorées de la loge de la cour, entre le musicien et une danseuse sentimentale qui se voyait déjà l'Egérie de la Bavière et la Pompadour de notre époque.

Le capitaine, de son côté, s'était chargé d'une grande dame veuve dont l'ambition rêvait un mariage de la main gauche, comme celui du roi de Prusse, et malgré la reine.

Toutes les trois reçurent ainsi le même rendez-vous, et toutes les trois se promirent secrètement de n'y point man jaer.

Or, le roi Louis, qui assistait incognito à ce bal, avait aussi trouvé une bonne fortune, et, par une simplicité vraiment royale, il donna un rendez-vous, sans se faire connaître, justement derrière le pavillon chinois. Mais, comprenant très bien que la plaisanterie devait s'arrêter là, il envoya un aide-de-camp à sa place. L'objet de ce mécompte était une Parisienne qui allait cet hiver à la Grande pour ses migraines.

Les trois autres inventeurs avaient donné leurs rendez-vous pour l'heure où décemment un roi peut sortir pendant l'hiver en Allemagne, c'est-à-dire pour quatre heures de l'après-midi: à Munich, en hiver, il fait nuit à cette heure. Le roi avait également donné le mot, pour qu'on pût le reconnaître sur le pied, dans la foule, et il dit avec politesse: "Ne faites pas attention." On le prend même pour une femme, on lui pèse des glaces, et il ne se fâche pas. Son confesseur le lui permet. Plus il est bonouté, plus il s'aimait. Des étudians qui l'avaient reconnu en partie fine, le forcèrent un jour, dit-on, ou plutôt une nuit, à descendre de la fenêtre d'un quatrième étage, par une échelle, et le monarque rentra chez lui, malade de rire. A ce sujet un Italien, plein de notre esprit, et que j'ai laissé cet hiver à Munich, m'écrivait dernièrement:

"Vous savez, mon ami, que sur la fin du règne de Louis XIV, en 1700, à l'époque où Mme. de Maintenon exigeait de la décence, on inventa le divertissement de la cour, de faire fabriquer des masques de cire qui ressemblaient parfaitement à plusieurs personnes de la haute société. Sur ce premier masque, on en attachait un second de pure fantaisie, et ensuite, dans le cours de la fête, un troisième, qui était le dernier, et qui portait furtivement un visage d'emprunt qui trompait les curieux. Comme les bals masqués n'étaient pas encore inventés; cela fut un achèvement fort agréable. Un jeune gens de Munich, qui connaissent peut-être notre hémisphère, mais qui ne nous, ont empruntés au siècle de Louis XIV cette manière de faire de l'esprit aux dépens de la figure d'autrui, et le résultat n'a trompé personne, si ce n'est eux-mêmes. Y'était comme la chose s'est passée. Ils étaient trois, le capitaine ***, que vous connaissez, un étudiant, et un jeune col